

**Une jeunesse angérienne**  
**(1929-1949)**



**Guy Touzeau**

**Une jeunesse angérienne  
(1929-1949)**

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-227-1669-7

© Guy Touzeau

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.



# 1

## Saint-Julien-de-l'Escap et la Villa Corot

Je suis né le 30 septembre 1929 à Saint-Julien-de-l'Escap, petite commune située à un kilomètre et demi de Saint-Jean-d'Angély.



Je n'ai pas de souvenir personnel de cette période, car nous avons quitté Saint-Julien-de-l'Escap dès 1930, mais je pense qu'il serait utile de remonter un peu en arrière afin de préciser les raisons de notre présence dans cette commune.

Mon grand-père maternel, Jean VALLARD, était originaire de Béard, village de la Nièvre où il vit le jour en 1866. Il vécut quelque temps à Pithiviers, dans le Loiret, en compagnie de sa future épouse, Nathalie JEANNEAU, née à Saujon en 1873. J'ignore dans quelles circonstances leurs destins s'étaient croisés. Vers 1896, ils vinrent s'installer à Saint-Jean-d'Angély, où ils se marièrent en 1897, alors qu'ils avaient déjà trois filles.

Mon grand-père VALLARD était employé aux Chemins de Fer Départementaux, petits trains à vapeur qui desservait les communes et les lieux-dits. Ils furent supprimés après la Seconde Guerre Mondiale et remplacés par des services de cars. Il y avait trois lignes depuis Saint-Jean, avec terminus à Marans, Saint-Saviol (par Saint-Julien-de-l'Escap) et Cognac (par Matha et Burie). Trois autres lignes complétaient le réseau : de Ferrières-d'Aunis à Épannes, de Burie à Saintes et de Matha à Angoulême. Mon grand-père était chauffeur de locomotive et ce métier était particulièrement dur.

Ma grand-mère Nathalie, pour sa part, eut la charge d'élever une nombreuse famille, puisqu'elle donna le jour à neuf enfants, d'abord sept filles puis deux garçons : Jeanne, Lucie, Marthe, Madeleine, Suzanne (ma mère), Marcelle, Simone, Jean et Henri<sup>1</sup>.

Mes grands-parents habitèrent rue Alsace-Lorraine, puis Faubourg de Niort, où naquit ma mère en 1902. Ils résidaient encore à Saint-Jean-d'Angély en 1911. Quelques années plus tard, ils s'installèrent à Saint-Julien-de-l'Escap, où ils louèrent une maisonnette connue sous le nom de « Villa Corot ».

Cette modeste bâtisse en brique rouge était située dans les fourrés, au bord du canal Saint-Eutrope, à quelques pas de la route reliant Saint-Julien à Saint-Jean-d'Angély. D'où tenait-elle son appellation ? Pour comprendre, il faut remonter un demi-siècle en arrière.

Le peintre Jean-Baptiste Camille Corot (1796-1875), dont l'œuvre influença considérablement les artistes des générations suivantes, était un grand voyageur, toujours à la recherche de nouvelles sources d'inspiration. Il se rendit notamment à Rome, à Naples, à Venise, en Suisse, en Bretagne, en Normandie, en Bourgogne, en Provence, en Auvergne, en Limousin, mais aussi en Saintonge.

---

<sup>1</sup> **Jeanne**, née à Pithiviers en 1893, demeura toute sa vie à Saint-Jean, où elle mourut en 1974. ¶ **Lucie**, née à Pithiviers en 1894, résida à Bernay (Eure) et revint à Pithiviers, où elle mourut en 1981. ¶ **Marthe**, née à Saint-Jean en 1897, résida à Bruay-en-Artois (Pas-de-Calais) et mourut à Bignay en 1980. ¶ **Madeleine**, née à Saint-Jean en 1900, résida à Paris, où elle mourut en 1986. ¶ **Marcelle**, née à Saint-Jean en 1905, résida à Magnac-sur-Touvre (Charente). ¶ **Simone**, née à Saint-Jean en 1906, mourut à Cognac en 1938. ¶ **Jean**, né à Saint-Jean en 1908, résida à Niort (Deux-Sèvres). ¶ **Henri**, né à Saint-Jean, ne vécut que trois mois en 1911.

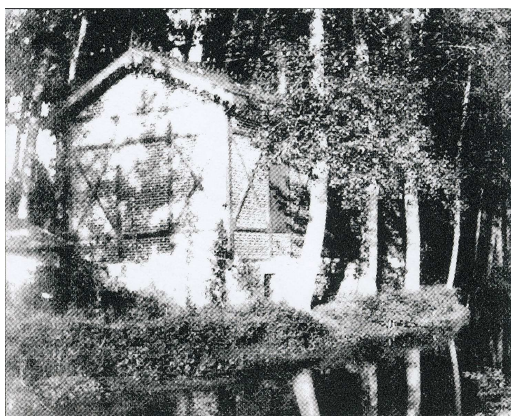
En 1862, lors d'un séjour à Saintes, il fonda avec Gustave Courbet, Louis-Auguste Auguin et Hippolyte Pradelles le « groupe du Port-Berteau<sup>1</sup> », du nom d'un joli site des bords de la Charente, sur la commune de Bussac. Leurs œuvres, fort nombreuses, furent exposées à l'Hôtel de Ville de Saintes au début de l'année 1863.

C'est probablement à cette époque que Corot fit la connaissance du riche propriétaire Maurice Hippolyte Bellet, ami des artistes et poète à ses heures, dont la maison familiale était située à l'entrée du bourg de Saint-Julien-de-l'Escap, où il était né le 13 février 1830.

Ainsi, c'est à proximité de la demeure de son ami Hippolyte Bellet que le célèbre peintre fit construire la Villa Corot, où il put installer son atelier et accueillir ses amis, parmi lesquels Gustave Courbet.



Corot  
(photographie de Nadar)



La Villa Corot,  
au bord du canal Saint-Eutrope

Camille Corot a-t-il peint en ces lieux quelques-uns de ses plus beaux paysages ? C'est fort possible...

Quand mes grands-parents louèrent cette « villa », un demi-siècle plus tard, ils ignoraient probablement tout de son histoire. Maman vécut là une jeunesse difficile. Son père, qu'elle vénérât, suait sang et eau pour de modestes revenus, avec lesquels il parvenait tout juste à nourrir son épouse et leurs huit enfants. La viande n'apparaissait que très rarement sur la table familiale...

---

<sup>1</sup> Port-Breteau sur la carte de Cassini (XVIII<sup>e</sup> siècle).

C'est à cette époque, vers 1923, que mes parents se rencontrèrent, comme on le verra plus loin.

Vers 1926, ayant atteint l'âge de la retraite, mon grand-père Jean VALLARD se retira à Asnières-la-Giraud, en compagnie de son épouse et de leurs plus jeunes enfants. Cependant, épuisé par une vie de dur labeur, il ne profita pas longtemps de ce repos : il mourut dans son jardin, d'une crise cardiaque, le 30 septembre 1927, deux ans jour pour jour avant ma naissance.



La villa Corot en période d'inondation, vers 1935-1936

Par la suite, un certain M. PIED, bourrelier à Saint-Julien-de-l'Escap, se porta acquéreur de la Villa Corot. À cette occasion, on retrouva les vestiges du matériel du peintre<sup>1</sup> ! Qui sait ? À l'époque où mes grands-parents y vécurent, la villa abritait peut-être encore quelque chef-d'œuvre oublié de Corot...

M. PIED loua la maisonnette à un couple originaire de Saint-Pierre-de-Juillers. Leur fille y naquit en 1937. Quelques années plus tard, la villa fut définitivement abandonnée. Je me souviens qu'elle était encore debout vers 1953, mais elle commençait à s'affaisser.

---

<sup>1</sup> D. Dussaud et J. Mercier-Guindet, *Saint-Julien-de-l'Escap, images d'autrefois*, p. 12.

Peu à peu, le mystère s'installa... Quel secret pouvait bien recéler cette étrange demeure, dont l'origine s'était effacée des mémoires ? Hélas ! personne ne sut alors répondre à cette question et, à une date que je ne saurais préciser, la Villa Corot fut entièrement rasée.

Voilà l'histoire de ces lieux, où ma mère et mes grands-parents marchèrent, sans le savoir, dans les pas de l'un des plus grands peintres français...



Jean-Baptiste Corot, *Charrette de foin longeant une rivière*  
Vers 1865-1870 – Worcester Art Museum (Angleterre)

Cette famille VALLARD, qui vécut longtemps dans la misère, avait décidément un passé très étonnant. En effet, j'appris bien plus tard qu'elle était issue de la plus haute noblesse (de ROCHEFORT d'ALLY, de BOURBON-BUSSET, etc.) et qu'elle descendait des rois de France et de toutes les dynasties européennes du Moyen Âge, depuis les rois d'Aragon et de Castille jusqu'aux empereurs d'Orient<sup>1</sup>.

Mais de cela non plus, ma mère n'en a jamais rien su...

---

<sup>1</sup> Voir Annexe VI « La surprenante généalogie de ma mère », p. 77.



Papa, ayant perdu son père de très bonne heure<sup>1</sup>, fut élevé par sa mère, prénommée Calixtine, jusqu'au début de la Grande Guerre. À cette époque, son grand-père paternel, Louis François TOUZEAU, âgé d'une soixantaine d'années<sup>2</sup>, était métayer à la Barrière, domaine situé sur la commune de Saint-Jean-d'Angély. Mon père y resta jusqu'à la fin de la guerre et partit domestique chez M. BONNAUD, à Puychevrier, sur la commune de Saint-Denis-du-Pin. Comme il revenait assez souvent à la Barrière, qui était proche de la Villa Corot, il y fit la connaissance de Maman. Ils se marièrent en février 1925 et mon frère James naquit la même année.

À partir de novembre 1925, Papa fit son service militaire au quartier Voyer de Saint-Jean, car déjà, à cette époque, un père de famille faisait son service dans la caserne la plus proche de son domicile. Cette caserne était en fait un dépôt de remonte, c'est dire qu'il y avait beaucoup de chevaux. Elle était occupée par une majorité d'Algériens. Papa fut incorporé au 7<sup>e</sup> Groupe de Cavaliers de Remonte, avec le grade de cavalier de 2<sup>e</sup> classe.



---

<sup>1</sup> François Louis Ernest TOUZEAU mourut de la fièvre typhoïde le 12 octobre 1906, à peine plus d'un an après la naissance de mon père.

<sup>2</sup> Louis François TOUZEAU était né à Château-Guibert (Vendée) en 1852.



Dépôt de Remonte (caserne Voyer) vers 1926  
Mon père, Marcel Touzeau, est au 2<sup>ème</sup> rang à droite

Mon père, qui n'avait aucune formation professionnelle, profita de son séjour au dépôt de remonte pour y apprendre le métier de cordonnier. Le 4 mai 1927, il fut « envoyé en permission libérable », ce qui mettait fin à son service militaire, qui avait duré 18 mois.

Peu après, mes parents s'installèrent à la Caséinerie de Saint-Jean (près de la gare), alors dirigée par M. MARBOEUF. Mon père y fut employé pendant plus d'un an à la fabrication de la caséine<sup>1</sup>, sous les ordres d'un contremaître, M. DENIS, qu'il n'appréciait guère.

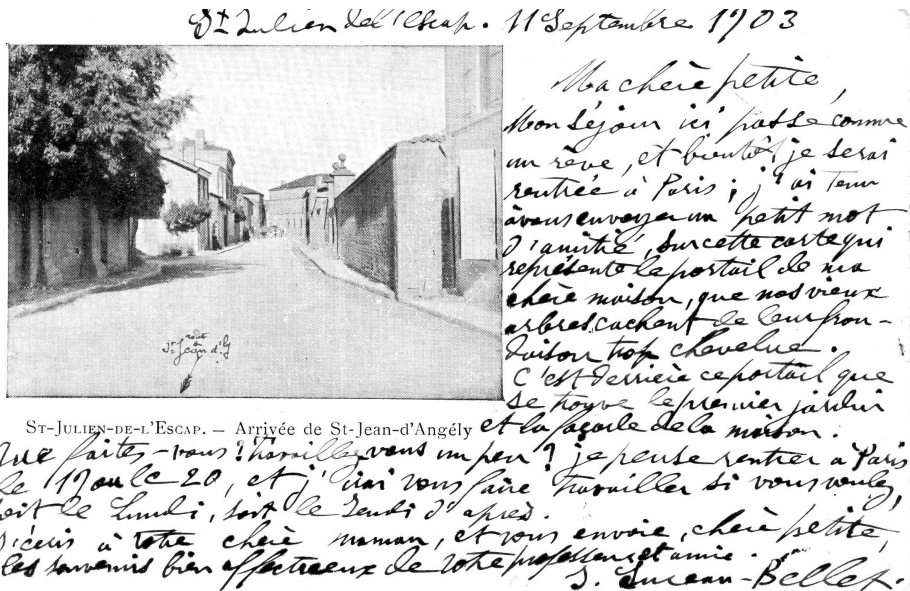
Puis, vers la fin de l'année 1928, il décida de s'installer artisan cordonnier à Saint-Julien-de-l'Escap, car c'est dans cette commune et ses environs qu'il avait le plus de connaissances.

Par une étrange coïncidence, mon père loua la maison voisine de celle jadis occupée par Hippolyte Bellet, l'ami de Corot. Et cette habitation était située à peu de distance de la Villa Corot, où mes parents s'étaient rencontrés quelques années plus tôt !

---

<sup>1</sup> Substance protéique du lait.

Je possède une carte postale de 1903, écrite par S. Sureau-Bellet, parente du poète, qui montre le portail de la maison Bellet, à quelques dizaines de mètres de l'endroit où je suis né.



Carte postale datée du 11 septembre 1903 :

Ma chère petite,

Mon séjour ici passe comme un rêve, et bientôt je serai rentrée à Paris ; j'ai tenu à vous envoyer un petit mot d'amitié, sur cette carte qui représente le portail de ma chère maison, que nos vieux arbres cachent de leur frondaison trop chevelue. C'est derrière ce portail que se trouve le premier jardin et la façade de la maison.

Que faites-vous ? Travaillez-vous un peu ? Je pense rentrer à Paris le 19 ou le 20, et j'irai vous faire travailler si vous voulez, soit le lundi, soit le jeudi d'après.

J'écris à votre chère maman, et vous envoie, chère petite, les souvenirs bien affectueux de votre professeur et amie.

S. Sureau-Bellet

Nous sommes donc au début de l'année 1929 et mes parents sont installés dans ma maison natale, avec mon frère James (né en 1925) et ma sœur Geneviève (née en 1926).



Les renseignements que je possède sur cette époque m'ont été rapportés par mes parents. J'en ai retenu que ce fut une période très difficile. N'ayant pas d'argent, Papa se fit avancer par M. MELLIER, marchand crépin<sup>1</sup>, la marchandise nécessaire pour débiter. Il partait à vélo les premiers jours de la semaine pour faire ce que l'on appelait la « chine », c'est-à-dire faire du porte-à-porte et demander aux gens de lui confier les chaussures ou les sabots qu'ils avaient à réparer. Cela lui prenait beaucoup de temps et, pour compenser, il travaillait très tard, jusqu'à minuit voire une heure du matin.

Ma mère, pour sa part, faisait tout son possible pour nourrir la famille sans beaucoup dépenser. Le plat qui revenait le plus souvent était bien sûr les haricots secs et, comme boisson, de l'eau additionnée d'un peu de café.



Ma mère Suzanne Vallard,  
vers 1924-1925



Mon père Marcel Touzeau,  
vers 1925-1930

---

<sup>1</sup> Crépin : ce mot tient son origine de saint Crépin, l'un des deux patrons des cordonniers, avec son frère saint Crépinien.

Nous étions logés dans une dépendance de la propriété des COUSINERY, une famille bourgeoise dont la maison d'habitation était située à côté d'un moulin, le tout agrémenté d'un parc et bordé par un bras de la Boutonne, appelé « rivière de Saint-Julien ». Une vieille dame, prénommée Emma, s'est beaucoup occupée de nous ; elle était dame de compagnie chez les COUSINERY et venait souvent rendre visite à mes parents.

Le soir, mon père – un peu braconnier ! – partait au bord de la Boutonne tendre des cordelles<sup>1</sup> et le lendemain, avant le lever du jour, il venait les retirer avec, bien souvent, une ou deux truites, des anguilles et des brochets. À cette époque, les rivières étaient très poissonneuses... et n'étaient pas polluées !



La rue de la Grosse Horloge (Tour du XIII<sup>e</sup> siècle)  
Carte postale de 1907

---

<sup>1</sup> Cordelle : corde munie d'hameçons de proche en proche, à laquelle on attachait une pierre à un bout, pour la lancer jusqu'au milieu de la rivière, l'autre extrémité étant fixée au bord et le tout amorcé avec des gros vers de terre ou des vairons.

## 2

### Faubourg Matha

En 1930, ayant constitué une clientèle et fait quelques économies, mes parents décidèrent d'aller s'installer à Saint-Jean-d'Angély, au n° 13 Faubourg Matha.



Le Faubourg Matha (photo prise après la Libération).  
La maison que nous occupions était située à gauche après l'hôtel.

Étant trop jeune, je n'ai gardé aucun souvenir du déménagement. Le transport des meubles et du matériel a probablement dû se faire avec une charrette à cheval.

La maison louée par mes parents appartenait à M. LITOUX. Elle était composée de trois corps de bâtiment. Le premier donnait sur la rue, avec un magasin et une immense cuisine, ainsi qu'une pièce côté cour, occupée par un locataire, M. CHENE, un vieil homme veuf qui venait nous rejoindre à la veillée, pour nous raconter toujours les mêmes histoires. Sous ce bâtiment, il y avait une grande cave, qui se remplissait d'eau dès que la Boutonne était en crue.